

# Rencontre avec les auteurs des Prix Révélation de la SGDL



**Vendredi 19 janvier**  
**Bibliothèque Abbé-Grégoire, Auditorium**

**Olivier ROGEZ, *L'ivresse du sergent Dida, Le Passage***  
**Grand Prix SGDL du premier roman**

**Extrait**

« De son côté, toujours au garde-à-vous, le sergent Dida sentait son cœur battre dans sa poitrine. Il avait bien entendu le colonel. Et celui-ci avait bien dit une chose le concernant. Cette chose, aussi incroyable que cela puisse paraître, ressemblait à s'y méprendre à une promotion. Le cerveau de Dida, engourdi par des mois, voire des années d'inactivité et de sous-emploi n'avait plus la même vivacité qu'autrefois. Les idées traînaient de neurone en neurone, s'attardaient ici ou là, baguenaudaient dans les circonvolutions. Il mit encore quelques instants à comprendre l'évidence. Lui qui depuis quatre ou cinq ans n'avait rien à faire à la caserne hormis chasser les margouillats qui pullulaient dans sa chambre, se voyait soudainement affecté à un service hautement sensible avec une mission de la plus grande importance. S'occuper de l'essence des officiers, et de tout ce qui touchait aux princes en kaki en général, était une tâche des plus lucratives. Elle ouvrait bien des perspectives. Désormais la galère était terminée. Fini les soldes qui se faisaient attendre plus longtemps qu'une saison des pluies dans le Sahel. Fini les moqueries des civils qui raillaient dans son dos sa tenue minable et ses godillots troués. Dida venait de toucher le pactole. Il n'en revenait pas. Il allait enfin tutoyer la chance !

[..] Et si le colonel avait lancé ces mots juste pour la galerie ? se demandait-il. S'il voulait simplement se moquer de lui comme il se moquait du gérant, de Total, des Français et du monde entier en général ? C'était trop beau. [...]

Aussi le sergent fut-il surpris lorsque le colonel lui fit signe de le suivre dans la voiture. [...]

- À partir de maintenant tu es muté à l'intendance. Tu auras en charge les bons d'essence et l'approvisionnement des officiers. Ton travail consistera à aller payer les stations-service de la capitale et à te faire rembourser à la Trésorerie des armées. Tu devras aussi veiller à ce que le stock stratégique du camp Konaté soit approvisionné et tu feras en sorte qu'aucun des chacals qui tentent de le vider régulièrement n'en sorte vivant. Mais attention ! Tu n'as pas intérêt à commencer à les distribuer à tes copains. Si je te prends en train de détourner ne serait-ce que de quoi remplir ton briquet, je t'enverrai personnellement croupir au trou une année entière jusqu'à ce que tu crèves rongé par les maladies, c'est compris ?

- C'est compris mon colonel, acquiesça Dida dans un mince filet de voix qui n'arrivait pas à éviter la servilité.

- Par contre, je t'autorise à négocier avec les pétroliers une marge de dix pour cent sur le prix de l'essence et du diesel. Sur ces dix pour cent, cinq me reviennent de droit. Tu gardes cinq pour cent. Tu sais compter au moins ?

- J'ai une mère peule, précisa le sergent.

- Alors tu t'y connais en affaires, nota le colonel avec un sourire ironique. Tu verras... cinq pour cent du prix de plusieurs centaines de milliers de litres d'essence par an, ça fera de toi un homme riche.

« Et de toi tout autant », pensa Dida qui commençait à mesurer l'étendue de l'opportunité qui s'offrait miraculeusement à lui. »

**« Un Ubu africain », Leïla Slimani,  
in *Le Monde des livres*, 08/12/17**

J'étais journaliste au sein de l'hebdomadaire *Jeune Afrique* lorsque le capitaine Moussa Dadis Camara a pris le pouvoir en Guinée, à la suite d'un coup d'Etat en 2008. Je me souviens que notre correspondante sur place nous avait fait un récit glaçant des audiences que ce jeune capitaine accordait, allongé dans son lit, éructant et riant aux éclats. On était alors partagé entre le rire et le désespoir face à cet Ubu africain, qui se plaisait à humilier les hauts fonctionnaires et à insulter les ambassadeurs. A l'époque, j'ai évidemment pensé : il faudrait écrire un roman sur un personnage de ce genre. J'en ai rêvé, Olivier Rogez l'a fait. Grand reporter pour Radio France internationale, il signe, avec *L'ivresse du sergent Dida*, un premier roman vigoureux et prenant sur un petit État corrompu de l'ouest de l'Afrique.

Construit comme un roman d'apprentissage, le livre s'ouvre sur un portrait du fameux sergent Dida qui, comme des milliers de militaires du continent, traîne ses guenilles et son ennui dans les rues poussiéreuses d'une ville misérable. Sous-payé, sous-employé, il se morfond quand le hasard place sur son chemin le colonel Zoumana, homme de pouvoir et de trafic, qui l'engage à ses côtés. S'ensuit une fulgurante ascension sociale car le sergent Dida révèle, à chaque page, de nouvelles qualités. Diplomate hors pair, calculateur, visionnaire, il parvient à se remplir les poches et à se faire beaucoup d'amis dans cette capitale minée par la violence.

### **Belle galerie de portraits**

Olivier Rogez conduit le récit avec une grande maîtrise et un véritable sens du rythme. La narration est haletante, le suspense de plus en plus dense. Il parvient surtout à faire exister ses personnages. César, le mystérieux chef de gang, Moctar Diallo, le richissime homme d'affaires emprisonné pour détournement de fonds, ou encore Pavi, le militaire brutal, forment une belle galerie de portraits qui, pour quiconque connaît le continent, résonne avec la réalité. Olivier Rogez, lui, connaît très bien l'Afrique et sans doute était-il conscient des écueils nombreux qui se présentent à celui qui veut écrire un roman sur cette région du monde. Mais il parvient à traduire une atmosphère, sans singer ni sombrer dans un exotisme de pacotille.

Le milieu du livre aurait sans doute gagné à être un peu plus ramassé et il y a, il faut le reconnaître, quelques facilités dans l'écriture. Mais la force du personnage principal tient le roman. L'amoral capitaine Dida, passé maître dans l'art de la débrouillardise, se bat avant tout pour sa survie. Dans ce monde où règne l'arbitraire, il vit au présent, profite des hasards qui se présentent, essaie de tirer au mieux parti des événements. Le lecteur renonce à la juger, et au contraire, une véritable empathie pour ce personnage ambigu s'installe. L'auteur tente de répondre à cette question qui a hanté tant de romanciers et qui, à l'heure de la démission de Robert Mugabe, au Zimbabwe, ou de la folle obstination de bien d'autres vieillards, prend une résonance particulière : comment le pouvoir transforme-t-il les hommes ? Peut-on résister à l'ivresse que procure l'autorité ? Il se penche avec finesse sur ce mécanisme de corruption des âmes qui conduit un homme, plutôt bien intentionné, à se comporter en tyran mégalomane. Et nous finissons par nous demander ce que nous ferions, nous, si du jour au lendemain des foules se mettaient à scander notre nom.

**Néhémy PIERRE-DAHOMÉY, *Rapatriés, Le Seuil***  
**Prix SGDL Révélation**

**Extrait**

« Belli marchait, vaillante et décidée, sur ce sentier aussi simple qu'un calvaire. Le soir arrivait. Il portait avec lui une lune bien ronde et un air en mouvement qui jetait des bourrasques sur les quartiers amoncelés. On distinguait la route étroite en terre battue traversant comme une lame deux rangées de toits délabrés, des tôles rouillées, du bois pourri, des clous béants et, de temps en temps, comme seule en général la vie périurbaine sous les tropiques, une mare boueuse concoctant de nouvelles sortes de bactéries. On distinguait également, à plus petite échelle, la serviette dans les bras de Belli, la taie d'oreiller sur son épaule et le passé dans ses yeux. La serviette hébergeait sa dernière enfant, tandis que la suivait, hésitant, un jeune homme pâle et chétif, appelez cela un freluquet à peine pubère, triste et boutonneux, son fils aîné. Elle avait la sensation d'être spectatrice de sa propre errance, comme si chaque particule d'elle-même avait déjà vécu cette route, condamnée à la vivre toujours. Sans le secours de sa crampe dorsale, déflagration impitoyable qui frappait dans les moments cruciaux, Belli aurait pu croire cette errance irréaliste.

Elle savait jusqu'où pouvaient conduire une crampe au dos, une pleine lune et le destin entamé. Pour cause : dix ans auparavant, tel que l'indiquait le passé dans ses yeux, elle avait jeté en haute mer son deuxième garçon lors d'un voyage clandestin, par le seul pouvoir de l'absurde. À l'automne mil neuf cent quatre-vingt-sept, Belli avait pris part au dernier embarquement du marin Frère Fanon à destination des belles plages de la Floride. C'était sur un voilier artisanal en bois scié, de chêne ou d'orme, douze mètres de long, qui ne pouvait se vanter d'être flambant neuf. Il chargeait tout de même pour l'occasion hommes, femmes et enfants, des rêves à la pelle, et des sacs de charbon pour ne pas éveiller le soupçon des îles bahamiennes, à côté desquelles il fallait passer littéralement contre vents et marées, dans ce large couloir du nord de l'archipel. »

« **Tombé des contes** »,  
**Kerenn Elkaïm in *Livres Hebdo*, 09/12/16**

Néhémy Pierre-Dahomey, poète et philosophe né en Haïti, sublime dans son premier roman des destins brisés. Néhémy est habituellement un prénom de fille. Il désigne un prophète faisant émerger la paix par la puissance du verbe. C'est exactement ce qui anime ce primo-romancier, aussi généreux à l'écrit qu'à l'oral.

Petit dernier de sa famille, il grandit dans un quartier populaire de Port-au-Prince. *"On vivait en communauté, en partageant la gaieté et les difficultés. Mon enfance a été tissée de douceur, de rires et de tensions."* Toutes les nuits, il est bercé par les lectures bibliques de son père, pasteur. *"Les récits mythiques, les contes, les chants d'espérance et la poésie m'ont conduit vers la*

*littérature. Homme je suis, mais j'aspire à être écrivain.*" Alors il met le cap sur Paris, où il étudie la philosophie tout en faisant chanter sa plume. Ses modèles ? Gide, Koltès, Frankétienne, Saramago et Gabriel García Márquez, auquel il emprunte parfois l'univers imaginaire. Si Néhémy *"se conçoit en écrivain haïtien, français et universel"*, il continue d'être un enfant du pays. Haïti a encaissé beaucoup de coups, *"mais sa plus grande injustice est d'être stigmatisée en victime"*. Aussi *Rapatriés*, le premier roman bouleversant de Néhémy Pierre-Dahomey, lui offre-t-il un autre visage.

### **Danse de souffrance**

On y suit Belli, une mère de famille haïtienne rêvant de rallier les côtes américaines. La mer meurtrière l'oblige à faire un geste désespéré. Ramenée au bercail, l'héroïne est confinée avec les siens sur un lopin de terre destiné aux clandestins échoués. Ce quartier nommé "Rapatriés" ne ressemble guère au paradis, mais Belli et ses petits y sèment des graines de joie, d'amour et de vie. *"Mes personnages sont comme des âmes qui portent mon souffle, assure Néhémy. Enfant, je voyais ces boat people rescapés. Le monde connaît désormais une nouvelle migration, or il le nie. Mon but n'était pas d'aborder l'actualité, mais d'incarner ceux qu'on réduit à des chiffres."* Néhémy est souvent traité de *"justicier car [il est] sensible aux minorités et aux opprimés"*. La pauvreté est la matrice de ses héros, mais elle n'enlève rien à leur force créatrice.

### **Langue mélodieuse**

*"J'aime la dignité des petites gens. En Haïti, la solidarité nous lie. Les femmes nous révèlent qu'il faut persévérer dans la vie. Mes héros pallient les difficultés par la filiation. Ils doivent dépasser leur douleur pour exister"*, or celle-ci peut les entraîner dans la folie. *"Elle incarne un mystère, un jeu d'ombre et de lumière."* Néhémy les saisit au rythme d'une langue mélodieuse. *"Ce premier roman symbolise un début et un aboutissement."* Et il dévoile un talent à suivre.

## **Emmanuelle FAVIER, *Le courage qu'il faut aux rivières*, Albin Michel Prix SGDL Révélation**

### **Extrait**

« Ces hommes et ces femmes, si peu accoutumés à voir leur routine perturbée, acceptaient avec une étonnante facilité l'arrivée d'un inconnu. En dépit de l'importance accordée à l'hospitalité – pour le coutumier, l'hôte équivalait à un dieu, auquel chacun était tenu de donner la priorité –, l'habitude de l'entre-soi aurait pu rendre cet accueil moins chaleureux. Il n'y avait, aussi loin que Manushe s'en souvienne, aucun précédent comparable. Tous ceux qui habitaient le village y étaient nés, dans des familles installées depuis des générations. Il y avait bien eu des tentatives, pour certains, de partir s'installer dans la vallée, mais elles s'étaient soldées par des retours plus ou moins honteux. La communauté restait figée dans sa composition et sa structure depuis plusieurs siècles, les fils remplaçant les pères, les filles les mères, en un éternel recommencement de visages

et de fonctions. Même les anomalies comme celle que Manushe pouvait représenter étaient coulées dans le moule de la normalité généalogique et de la perpétuation d'un ordre.

[...] Le lendemain, il neigeait dru. Son paysage familier était flou et de grandes bourrasques défaisaient l'ordre des couleurs ternes de l'hiver dans sa petite cour. Manushe enfila sa veste la plus épaisse et commença de déneiger. Bientôt elle fut en nage sous les couches de tissu et elle éprouva une nouvelle fois sa force physique, dans le contraste que l'endurante vigueur de son corps faisait avec la passivité du froid extérieur.

Elle entendit soudain, alors qu'elle reprenait son souffle, la neige crisser dans son dos. Elle se retourna et vit Adrian, droit et maigre dans ses lourds vêtements. Il lui souriait avec une gêne noyée par l'intensité du regard.

– Je peux vous aider ? proposa-t-il en poussant la petite barrière qui séparait le jardin de la rue.

Manushe était sur le point de refuser mais quelque chose la retint, ce quelque chose qui commandait malgré elle son attitude vis-à-vis du nouveau venu. Elle ne parlait, ni n'agissait comme elle l'aurait habituellement fait et s'en trouvait déstabilisée. Pour la première fois, elle se sentait décalée, et tandis que son corps de femme avait jusqu'alors parfaitement épousé les contours de son statut d'homme, sans qu'elle s'interrogeât plus que nécessaire sur l'étrangeté de la chose – après tout, c'était dans la coutume, et hormis la timide résistance de sa mère, nul n'avait jamais trouvé à y redire –, elle éprouvait à présent un malaise, une étroitesse. »

**« Le courage qu'il faut aux rivières »,  
Marine Landrot, in *Télérama* n°3536, 21/10/17**

Insolite et inachevé, le titre inspire cette suite : le courage qu'il faut aux rivières pour se jeter à la mer n'a d'égal que le courage qu'il faut à une jeune romancière pour se jeter à l'eau. Surtout quand elle porte à l'intérieur d'elle-même un tel sac de cailloux, de branches, de lames, de boue, de houblon, de fleurs rares, d'eau et de bris de verre. Se décharger d'un premier roman pareil a dû être une nécessité pour Emmanuelle Favier, que l'on sent presque écrasée par son propre univers, d'une originalité folle.

Comment résumer cette histoire baroque et abrupte, qui voyage du côté des premiers films de Bruno Dumont et de Tony Gatlif, de Terrence Malick et d'Andreï Tarkovski ? Impossible de savoir à quelle époque elle se passe, le temps s'est arrêté depuis longtemps dans ces pages fiévreuses, souvent irrespirables, et soudain saturées d'oxygène. Dire qu'il s'agit d'un nouveau forage du thème du « genre » serait réducteur. Oui, le personnage est une femme, Adrian, que la vie a contrainte à cacher son sexe pour jouer les Corto Maltese en public, et cacher ses traumatismes passés. Mais ce fil est mêlé à mille autres, dont Emmanuelle Favier suit le chemin aussi soyeux que sinueux, attachée à laisser passer la lumière dans les broussailles du récit. L'auteure n'est jamais meilleure que lorsqu'elle célèbre les noces de la nature et de l'être humain, dans un silence où il n'y a plus ni homme, ni femme, ni animal, ni végétal, ni minéral, mais seulement la vie qui bruisse en toute brutalité.

**Aurélien DELSAUX, *Sangliers*, Albin Michel**  
**Prix SGDL Révélation**

**Extrait**

« Fais gaffe à tous ceux-là, mon garçon -

Le sculpteur distribua un regard nerveux sur la foule.

Sont gentils, ne sont pas des brutes, mais sont quand même des bêtes. Pas des méchants : des bêtes. Comme nous autres - en plus coriace, en moins dégrossi ! A la longue, ils t'auront à la bonne. En attendant -

Gottschalk fit la moue ; et moins fort encore :

En attendant ce sont des bêtes je te dis. Des vraies : pas des fauves, des petits goretts qui couinent et qui mordent. - »

**« Sangliers », Chloé Dolain de Librairie Nouvelle (Orléans)**  
**in *Pages des libraires*, 16/08/17**

*Sangliers* est le roman d'une France oubliée. D'une France rurale dont on ne parle pas, ou si peu. D'une France dont on s'étonne toujours que le vote Front National y soit aussi élevé. Aurélien Delsaux nous parle de cette France-là, dans ce deuxième roman qui prend ses racines dans un petit village d'Isère, Les Feuges, où la ruralité est à son paroxysme et où les habitants sont des laissés-pour-compte. On croise aux Feuges une importante galerie de personnages, du chef insultant ses enfants et appelant sa femme « La Grosse », au jeune veuf chérissant sa petite fille, en passant par les nouveaux habitants et les vieux que l'on n'écoute plus vraiment. Tous à leur manière habitent ce roman social, sociétal et politique. Tous nous offrent une vision âpre de cette ruralité. C'est un roman coup de poing qui prend au cœur, aux tripes, tant la violence est grande, contrastant magnifiquement avec des moments tendres d'une douceur et d'une poésie folles. Un grand roman !

**« Violences rurales » in *Rentrée littéraire : les meilleurs deuxièmes romans*,**  
**Alexandre Fillon, in *Les Échos*, 01/09/17**

[...] Un paysage de vieilles maisons à l'abandon, de zones pavillonnaires, situé entre le Rhône et les Alpes. On y croise le Chef à la main velue et leste ; son épouse, la Grosse ; Sylvain, décidé à se faire maraîcher ; Germain qui force sur le whisky ; Max, le patron du bistrot à la constante mauvaise humeur. Dans les parages, il faut se méfier de la chaleur et des vipères. Des sangliers qui commencent à faire des dégâts. De la violence prête à éclater à tous moments. Conteur magistral, Aurélien Delsaux impressionne avec son souffle et son style. Son sens évident de la tragédie.



Chadia CHAÏBI- LOUESLATI, *Famille nombreuse, Marabout*  
Prix Dubreuil du premier roman

Extrait





LA CONVERSATION SE RÉSUMA À PEU PRÈS À ÇA...

TU VERRAS, LA FRANCE ÇA VA TE CHANGER ! LA VIE SERA PLUS BELLE !

OUI... OUI. LA FRONCE ÇA FIT PLISIR !

EST-CE QUE TU AS DES FRÈRES OU DES COUSINS QUI SERAIENT PARTANTS ?

NON !  
JI LI PAS !  
JI LAVOIR MON FEMME ET MA FILS

C'EST PAS GRAVE TU FERAS L'AFFAIRE !

JI PARLE BAS BON LI FRONÇAIS

TU N'EN AURAS PAS BESOIN POUR CE QUE TU AURAS À FAIRE...

JI GAGNER COMBIEN ?

T'ES À L'AISE AVEC UN BALAI ?

BEAUCOUP !

?!!!



LA VIE ÉTAIT-ELLE PLUS BELLE ?



CE QUI ÉTAIT CERTAIN, C'EST QU'ELLE ÉTAIT LÉGÈREMENT ÉTRIFIÉE !

**« Famille nombreuse », L. Moeneclaey,  
en ligne sur *Bdgest*, 30/03/17**

[...] Chadia Chaibi-Loueslati livre un roman dessiné autobiographique qui détonne dans la grisaille actuelle. Avec un regard aigu, juste et bourré d'autodérision, elle relate sa saga jusqu'en 1985, car il faut bien s'arrêter à un moment ! Sur ton léger et pertinent, elle évoque en toute simplicité le quotidien, par l'intermédiaire d'épisodes supposés banals pour le citoyen lambda, mais avec autant de monde dans si peu d'espace, les solutions sont loin d'être aussi faciles. Les dérives et déconvenues qui suivent la découverte des particularités d'un nouveau pays (cuisine, fêtes, l'école républicaine, l'administration française) et la nécessité d'une organisation millimétrée (queue pour la salle de bain, les vêtements, les repas) sont prétextes aux éclats de rires et creusements de méninges. Le résultat est un foyer parfaitement intégré, non sans quelques obstacles à base de préjugés inévitables dans toute société.

Les liens entre les parents et la fratrie sont forts et démontrent l'importance des valeurs humaines de base (courage, respect, honnêteté, solidarité). Le lecteur n'échappe pas à quelques clichés (la retranscription de l'accent du "daron" par exemple) mais ils sont utilisés intelligemment et sans lourdeur. Pas de misérabilisme non plus, il n'est pas question ici de revendiquer quoi que ce soit, mais juste de partager un petit bout d'histoire qui tient à cœur à l'auteur. La religion et la politique restent en toile de fond : ouf, pas de polémique ou de message ! Mais un aperçu du bonheur d'un groupe qui n'est pas seulement lié par le sang : soudé, aimant et ouvert.

Le dessin d'allure géométrique, gentiment caricatural s'inspire nettement du style de Marjane Satrapi (*Persépolis*). Le noir et blanc est rehaussé d'un jaune éclatant qui apporte de la luminosité et parfume de gaieté le récit. De petits clins d'œil visuels parsèment les cases et apportent le sourire aux lèvres, tout comme les dialogues savoureux.